

*active* **voice**  
on line  
[www.editors.ca/activevoice](http://www.editors.ca/activevoice)

---

The View from Vancouver

---

Conference Curios

---

Some Highlights from Conference  
2011: Editing in the Age of E-everything

---

**voix** *active*  
en ligne  
[www.reviseurs.ca/voixactive](http://www.reviseurs.ca/voixactive)

---

Vancouver, un congrès panoramique

---

Vitrine sur sur le congrès

---

Écrire un code typographique :  
comment cette idée naît-elle?

Aurel Ramat explique aux lecteurs de *Voix active* comment l'idée de son ouvrage prit forme et vie.

---

Les 14 travaux de Ramat : *Le Ramat de la typographie* au fil du temps

*Le Ramat de la typographie* fête en 2012 ses 30 ans. Saviez-vous que cet ouvrage de référence a été accompagné d'un ouvrage intitulé *Le Ramat de la grammaire*?

---

La révision électronique des fichiers en format PDF avec Acrobat PRO d'Adobe

---

Compte rendu de lecture de *L'Art d'écrire* de Pierre Tisseyre

---

Quand résolution rime avec évolution  
Une façon d'investir en soi  
en ces temps de disette économique

---

# Vancouver, un congrès panoramique

par **Tammy Burns**

**À mon avis**, en entrant à l'Université Simon-Fraser où se tenait le congrès annuel de l'ACR, la première chose que les gens ont remarquée (du moins, les participants qui ne résident pas en Colombie-Britannique) est l'incroyable vue qui s'offrait à eux. En effet, derrière le bureau des inscriptions se trouvait une fenêtre surplombant le port dominé par de majestueuses montagnes. Une vue époustouflante. Entre les séances, je trouvais immanquablement quelqu'un le nez collé à la vitre.

Bien que cette vue spectaculaire ait été la première chose qui attira mon attention, ce n'est pas ce qui m'est resté de ces trois journées passées sur la côte ouest mais plutôt la grande camaraderie et le sentiment que, même si je ne connaissais certaines personnes que depuis quelques jours à peine (quelques heures, dans certains cas), je me reconnaissais en eux. C'est un cliché qui décrit à merveille ce que je ressentais.

Règle générale, je crois que les gens qualifient les réviseurs de timides, ce qui n'est pas faux pour bon nombre d'entre nous. Mais lorsque nous nous rassemblons, nous nous transformons en un groupe intarissable de conversations vivantes. En effet, chaque fois que je me suis assise durant les pauses, un ou une inconnue prenait place à mes côtés et se présentait à moi, avant de poursuivre la conversation sur nos professions respectives, nos origines, les séances qui nous ont fascinés ou celles qui nous ont laissés indifférents. Des personnes que je ne connaissais que par courriel, Facebook ou Twitter se sont présentées à moi. Grâce à nos insignes nominatifs et aux médias sociaux, nous nous sommes reconnus. En outre, je me suis rapprochée de certaines connaissances en passant la soirée avec elles, à l'hôtel, et lors de nos discussions à l'heure du dîner.

J'ai toujours raffolé des congrès. J'adore le perfectionnement professionnel et je

serais une étudiante éternelle si mon portefeuille me le permettait. En toute honnêteté, j'aime m'asseoir dans une classe pour apprendre. Jusqu'à tout récemment, je ne voyais les congrès que comme une chance d'ajouter une forme de perfectionnement professionnel à ma carrière et c'est probablement parce que la plupart des congrès auxquels j'ai participé ont eu lieu à Toronto, où j'habite. À Vancouver, j'étais seule dans une nouvelle ville. Et c'est ce qui a fait toute la différence. Soudainement, il n'était plus seulement question de perfectionnement professionnel; il me fallait aussi vivre l'expérience à fond et en contempler tout le panorama.



## The View from Vancouver

by **Tammy Burns**

**I think the first thing** everyone noticed upon entering the EAC conference venue at Simon Fraser University (well, at least the ones who weren't from British Columbia) was the incredible view. Behind the registration desk, a window looked out over the harbour, with the mountains rising in the distance. It was breathtaking. Without fail, between sessions someone would have their nose pressed to the glass.

Even though the view was the first thing I noticed, it wasn't the thing that stuck with me at the end of my three days on the west coast. No, what stuck with me was the sense of camaraderie and the feeling that, despite having known some people for only a few days or, in certain cases, a few hours, these were my people. It sounds cliché, I know.

This was just my second conference. Last year, in Montreal, I was sick with the sniffles, a fever, and laryngitis, so while I was there in mind, my body was doing its

best not to co-operate. That's why I felt like a newbie this time. And that was part of the fun.

Generally, I think people picture editors as a shy bunch, and many of us are. But, when you put us in a building together, we become a lively, chit-chatty group. Each time I sat down between sessions, someone I didn't know would plop down next to me and introduce him- or herself, and we'd embark on a conversation about what we did, where we came from, or what sessions we had loved or could have done without. People I had previously known only through email or Facebook or Twitter came up to introduce themselves. Thanks to name tags and social media, we recognized each other. And people I already knew became closer friends during our late-night hotel room visits and lunchtime discussions.

I've always been a conference junkie. I love professional development and would stay in school forever if I could afford it. I

honestly enjoy sitting in a classroom and learning. Up to now, I've seen conferences solely as a chance to add more PD to my life. That's probably because most conferences I've attended have been in Toronto, where I live. Apart from Montreal last year (where I was too sick to participate fully), Vancouver was the first time I found myself at a conference on my own and in a new city. And that's what made all the difference. Suddenly it wasn't just about PD. It was about the whole experience.

**Tammy Burns**

Tammy Burns is the publications chair for EAC's Toronto branch and a copywriter for EAC's Marketing and PR Committee. She works in-house as associate web editor for *Benefits Canada* magazine.

# Vitrine sur le congrès par Marlene Dong

**Le Congrès 2011** de l'ACR tenu à Vancouver du 27 au 29 mai dernier sous le thème « La révision à l'ère du tout-électronique » regroupait plus de 300 professionnels de la révision. Ce week-end mémorable a favorisé de précieuses activités d'apprentissage et de réseautage en ligne et hors ligne.

Guidé par l'aplomb et la gouvernance visionnaire de ses coprésidentes, Theresa Best et Naomi Pauls, le comité organisateur de 14 membres a livré un congrès étoilé. Le tandem formé par la Société canadienne d'indexation a permis à l'ACR d'offrir aux participants un programme d'une richesse sans précédent. Sous l'égide d'un autre partenariat entre l'ACR et l'Association professionnelle des réviseurs de l'île de Vancouver (PEAVI), le Congrès s'ouvrait sur une sémillante présentation humoristique signée par la doyenne reporter Shelley Fralic. Et comme touche finale, Rachelle Grayson, entrepreneure en médias numériques, a prononcé une allocution de clôture à la fois inspirante,

sympathique et d'une pertinence aiguë.

Sur le plan social, la section CB de l'ACR, Cheryl Hannah et son extraordinaire équipe de bénévoles ont déroulé le tapis rouge et organisé une réception d'accueil digne des grands galas d'Hollywood. D'autres activités, comme la visite à pied guidée de Byrne Creek et la réception du thé de l'après-midi pour les réviseurs au salon Murchie's, ont permis aux invités de l'extérieur de découvrir les charmes et attraits touristiques de la grande ville de Vancouver. L'attribution de prix en reconnaissance des réviseurs et bénévoles exceptionnels et de trophées Oops pour les réalisations moins prestigieuses a eu lieu au banquet-palmarès de l'ACR.

Le congrès de cette année invitait les participants à cultiver leur sens de la curiosité, à réfléchir sur la révision, l'indexation, l'écriture et les communications dans un monde exponentiellement « tout-électronique ». Ce fut un réel plaisir d'échanger avec les réviseurs qui assistaient aux présentations,

non seulement parce qu'ils le devaient, mais aussi parce qu'ils ou elles brûlaient d'en savoir plus sur les sujets abordés. J'ai pu observer certains collègues notoirement timides s'approcher pour serrer des mains, se présenter et engager des conversations. J'ai compris la réticence de certaines personnes à faire partie des médias sociaux, mais aussi leur curiosité à l'égard du flot de microbillets en circulation durant la réception d'accueil et tout au long du congrès.

Mille mercis à tous nos merveilleux partenaires, commanditaires, orateurs et bénévoles, bref à tous les artisans de la réussite de ce congrès. Si vous avez participé au congrès de Vancouver, je vous encourage à cultiver votre sens de la curiosité et à l'apporter dans vos bagages au congrès de l'an prochain à Ottawa. Si vous avez envie de savoir comment on met ensemble toutes les pièces du casse-tête d'un congrès ou que vous avez des idées sur la façon d'y intéresser vos collègues réviseurs, n'hésitez pas à offrir votre temps et votre expertise. C'est en forgeant que l'on devient forgeron!



Photo: Matilda Dray

## Conference Curios By Marlene Dong

**From May 27 to 29**, more than 300 members of the editing profession gathered in Vancouver for EAC's 2011 Conference: Editing in the Age of e-Everything. It was a memorable weekend of learning and networking with valuable connections made online and offline.

Guided by the vision and aplomb of conference co-chairs Theresa Best and Naomi Pauls, the 14-member organizing committee delivered a stellar conference. Thanks to EAC's partnership with the Indexing Society of Canada, conference participants enjoyed one of the most robust programs EAC has ever offered. A partnership with the Professional Editors Association of Vancouver Island allowed EAC to feature a lively and hilarious opening keynote from veteran reporter Shelley Fralic. A charming and inspiring closing keynote address from digital media entrepreneur Rochelle Grayson helped to bring the conference to a fitting end.

On the social scene, EAC BC's Cheryl Hannah and her amazing team of volunteers hosted a red carpet-themed welcome reception that rivaled any Hollywood bash. Other events, such as the Byrne Creek walking tour and the editors' afternoon tea party at Murchie's, allowed out-of-town guests to experience the sights and charms of Metro Vancouver. At the EAC awards banquet, exceptional editors and volunteers were recognized, while less distinguished works were lauded with Oops Awards.

This year's conference invited participants to bring a sense of curiosity, to think about editing, indexing, writing and communicating in an increasingly "e-Everything" world. It was a pleasure to speak with editors who attended sessions not because they had to, but because they were curious about the topic. I heard editors and indexers connecting through their interest in

one another's work. I saw otherwise shy colleagues initiating handshakes, introductions and conversations. I understood some people's reluctance to engage in social media but also noticed their curiosity as live tweets streamed during the welcome reception and throughout the conference.

Thank you to all the wonderful and generous conference partners, sponsors, speakers, and volunteers who contributed to a successful conference. If you attended the Vancouver conference, I encourage you to nurture your sense of curiosity and bring it with you to the upcoming conference in Ottawa. If you're curious about how a conference comes together or have ideas on how to engage your fellow editors, volunteer your time and expertise. It may be one of the best ways to satisfy your curiosity.



# Some Highlights from Conference 2011: Editing in the age of E-everything

By **Carol Tulpar**

Last year's conference, *Editing in the Age of E-everything*, was held at Simon Fraser University's Harbour Centre campus from May 27–29. Through the wide windows of the Teck Gallery, early arrivals admired the orange cranes against the blue of Burrard Inlet as a Seabus chugged toward the North Shore.

At the Friday reception, Libbi Alcock and Matilda Dray photographed arrivals near the entrance. Attendees sipped drinks around an elegant spread of hors d'oeuvres. Nearby, Wael Elazab had editors complete questionnaires on social media usage.

In bowler and press badge, a roving reporter (Carol Tulpar) collected tweets for Jessica Klassen to post, live and visible on a large wall screen. The event organizer, Cheryl Hannah, stood ready to help her well-prepared volunteers.

Afterwards, the indexers repaired to the top floor of the nearby Water Street Café for their annual dinner. I sat beside Anna Olivier. We discussed geographic and other challenges faced by EAC in serving this vast and sprawling nation. Anna's home branch combines Quebec with the Atlantic region. At this conference, she gave the only French-language session.

In addition to the Indexing Society, the 2011 conference also included the Professional Editors Association of Vancouver Island (PEAVI), whose members work mainly in Victoria but are also active in the Gulf Islands.

Saturday morning began with a keynote by veteran *Vancouver Sun* journalist Shelley Fralic. Eyeing the crowd, she commented, "All women. Fantastic." She then apologized to the men in the audience. Having witnessed huge changes in newspaper-land, Fralic posed a question that has been on the minds of many editors: "Will our skill be lost in the giant first draft that is the World Wide Web?" Her answer was an unequivocal no. Emphasizing how essential editors are in newspaper work, she said, "a good editor always has your back."

A former managing and executive editor, Fralic has returned to her roots: she writes a newspaper column and has branched out into blogging.

In the Speed Mentoring sessions, I met two interesting editors. Karen Virag has raised the profile of editing at the Alberta Teachers' Association (ATA). Although about seventy per cent of her work is now done digitally, she says the ATA still publishes hard copies and e-editing hasn't changed her life much. Virag has written, edited, and prepared manuals for the Alberta oil and gas industry and has supervised many editors. She also writes freelance book reviews for the *Edmonton Journal*.

Veteran editor Peter Moskos once taught English and law. While living in Ottawa, he learned how to work on government contracts. One of these contracts involved an agreement with the James Bay Cree. Moskos also has a longstanding interest in the plain language movement and recently taught a plain language course for Science World in Vancouver.

Moskos joined EAC in 1990 and has volunteered on the national executive council and the certification committee. Semi-retired, he now teaches report writing online for Ryerson University and gives workshops for EAC. Mentoring, he says, is important; younger editors appreciate advice and encouragement.

Another conference highlight was the Saturday night banquet. The serious award presentations were followed by the Oops Awards—always a hit. This year, they were ably presented by James Harbeck and Nancy Foran.

At one coffee break, I was pondering the fascinating peek into dictionary making provided by Victoria Neufeldt when I caught the eye of a fellow editor. Moving away from a table overflowing with muffins, bagels, cinnamon buns, filled croissants, fruit, and cheese, we set down our cups on a nearby table and introduced ourselves.

"Where are you from?" I asked as I peered at her name tag. "Oh, Kingston."

I was thinking Ontario, but she corrected me. "Kingston, *Jamaica*. I'm a librarian with the University of the West Indies," she said. We exchanged information about our sessions. Then she glanced toward the table. "You Canadians sure eat a lot of flour," she said. "I've never had so much wheat in my life."

After a full slate of sessions on Saturday and Sunday, the conference closed with an address by techno polymath Rachelle Grayson of Bookriff. Afterwards, the conference co-chairs, Theresa Best and Naomi Pauls, received enthusiastic applause for their wonderful work organizing a very successful conference.



Photo: **Paul Z. Cipywnyk**





# Écrire un code typographique : comment cette idée naît-elle ?

par **Gilles Vilasco**

**Aurel Ramat** possédait, dès son jeune âge, une très bonne connaissance des règles de grammaire, d'orthographe et de ponctuation de la langue française; ayant choisi de devenir imprimeur, il découvre la complexité des règles typographiques<sup>1</sup>. Au journal *The Gazette*, Ramat occupera des fonctions qui reflètent l'évolution des technologies : linotypiste, monteur et correcteur d'épreuves. Dans cet article, où le langage parlé a été conservé à dessein, il explique aux lecteurs de *Voix active* comment l'idée de son ouvrage prit forme et vie.

## La composition des textes : en anglais ou en français ?

Le métier de linotypiste qu'il pratique en France, puis à Montréal et San Francisco, donne à Ramat l'occasion d'appliquer les règles de composition typographique, en français et en anglais (voir encadré « Repères biographiques »). Toutefois, ces règles ne sont pas les mêmes en français et en anglais et même si Ramat possédait une connaissance fine de la grammaire anglaise, il a dû les apprendre. « J'ai continué cet apprentissage avec différents ouvrages dont un qui avait été fait par Lasky<sup>2</sup>. C'était un livre sur la correction d'épreuves. Finalement, les règles anglaises sont faciles à apprendre pour quelqu'un qui se passionne pour la langue. J'ai eu vite fait d'apprendre la différence entre les deux. Donc, j'appliquais les règles comme à la *Gazette*. Je n'appliquais pas les règles

de la typographie française à la *Gazette*; je n'appliquais que les règles de typographie anglaise, qui sont plus faciles. Ils ne se cassent pas la tête comme nous pour les *histoires* de majuscules, ils en mettent presque partout<sup>3</sup>, pour la ponctuation aussi; et du point de vue de l'orthographe, c'est un délice parce qu'il n'y a pas d'accord du participe passé ni d'accord de l'adjectif. »

Comment passe-t-on des règles de composition typographique d'un univers professionnel en anglais à l'idée d'un ouvrage de référence en français ? « J'ai eu longtemps l'idée de faire un code typographique pour le Québec, parce que ça n'existait pas. Quand, en 1955, je travaillais au *Devoir*, par exemple, on avait un code, mais qui était un code suisse. Personne n'avait fait un code typographique pour la langue française au Québec ou au Canada<sup>4</sup>. » Comment se fait-il qu'on ait utilisé alors un code suisse et non pas le *Lexique des règles typographiques en usage à l'Imprimerie nationale*<sup>5</sup> (France) ? « Je ne suis pas sûr

que l'Imprimerie nationale avait déjà publié son *Lexique*<sup>6</sup>. Pourquoi les Suisses ? Parce que c'était le mieux présenté. En fait, beaucoup d'imprimeries n'avaient même pas le code suisse. On travaillait dans les imprimeries, même au *Devoir*, avec le code anglais. On mettait vingt dollars (20 \$), ça s'écrivait à l'anglaise avec le signe du dollar devant et sans espace (\$20). »

Ramat poursuit : « J'avais depuis longtemps l'idée de faire un code typographique pour le Québec, mais j'avais toujours abandonné l'idée parce que je suis perfectionniste. Il faut le reconnaître, ça a des bons côtés et des mauvais côtés aussi, parce que j'aurais voulu, moi, faire un livre où il n'y avait pas de zone grise, où c'était ou blanc ou noir. Les règles auraient été précises. Mais quand j'abordais le système des majuscules, où il y a tellement de nuances à respecter, j'abandonnais. Ainsi, pendant longtemps, c'est resté lettre morte et en fait jusqu'en 1979, puisque le livre est sorti en 1982. À ce moment-là, à la *Gazette*, il y avait un règlement qui stipulait que quand on publiait une annonce en anglais, le journal était obligé de traduire cette annonce en français et de l'imprimer aussi en français<sup>7</sup>. À cette époque, j'étais

<sup>3</sup> Ramat a contribué à simplifier cet usage : « Les Anglais sont plus amoureux des capitales. Ils en mettent plus que les Français. Quand je suis arrivé à la *Gazette*, j'ai trouvé ça bizarre que dans un titre on mette une capitale à chaque mot, même aux prépositions. Si vous aviez un "to", il prenait une capitale. J'avais demandé si on ne pouvait pas simplifier ça et la *Gazette* avait accepté. »

<sup>4</sup> La première édition du Guide du rédacteur a été publiée en 1983 par le Bureau de la traduction.

<sup>5</sup> Il est clair que ce livre de référence circulait dans la francophonie. Au reste, dans l'Introduction de la première édition de la *Grammaire typographique*, Ramat mentionne expressément : « Quand il y a eu discordance entre les ouvrages que j'ai consultés, j'ai choisi la position de l'Imprimerie nationale. » Et il précise en note de bas de page qu'« Une entente de coopération dans le domaine de l'édition officielle a été signée en 1977 entre l'Imprimerie nationale et le Bureau de l'éditeur officiel du Québec. »

<sup>1</sup> Voir le premier article « Connaissez-vous Aurel Ramat ? » publié dans *Voix active* : Vol. 31, n° 1 (Hiver 2011).

<sup>2</sup> Il s'agit de l'ouvrage de Joseph Lasky Proofreading and copy-preparation, a text book for the graphic arts industry, publié par le Bureau of Education, International typographical Union, Indianapolis, 1949.

<sup>6</sup> La première édition (164 p.) du *Lexique* a été publiée en 1971 par l'Imprimerie nationale; la seconde édition date de 1975 (168 p. plus un feuillet volant de correction autorisant les capitales accentuées) et comprend un index. La troisième édition, entièrement refondue (220 p.), date de 1990. Les deux premières éditions sont entièrement composées au plomb tandis que la troisième est saisie en photocomposition et imprimée en offset. (Nous remercions M. Didier Barrière, correcteur, responsable de la bibliothèque historique de l'Imprimerie nationale, pour avoir aimablement répondu à nos questions.)

<sup>7</sup> Le projet de loi 22 sanctionné sous le gouvernement de Robert Bourassa proclame le français langue officielle au Québec en 1974; le projet de loi 101, sanctionné sous le titre « Charte de la langue française » (L.R.Q., c. C-11)

# typographie

désigné pour vérifier le texte français et mettre la ponctuation selon les règles de ponctuation française. Je me suis dit : « Si je suis absent un jour ou si je prends des vacances, il faudra bien que je donne des instructions à celui ou celle qui va me remplacer. » J'ai alors décidé d'écrire les règles de la composition française en trois ou quatre pages, pour les donner à la personne qui devrait me remplacer. J'ai ainsi commencé à rédiger ces règles et je me suis pris au jeu. Bien sûr, je n'ai pas pu le faire en quatre pages, mais cela a donné plutôt un livre de 96 pages qui s'est appelé *Grammaire typographique*. J'ai demandé au contremaître de la *Gazette* si je pouvais le faire avec l'ordinateur du journal – en dehors de mes heures de travail, évidemment. Il me répondit oui tout de suite. Je me suis mis au travail, et aussitôt, je réalisais que je ne lui avais même pas dit que c'était des règles en français. Alors, je suis retourné le voir et j'ai eu immédiatement confirmation de son autorisation et tous ses encouragements. »

## De la composition chaude à la composition froide

Ramat affronte simultanément deux ordres de difficultés : les règles typographiques à présenter et à résumer dans ce qui est au départ un aide-mémoire pour ses collègues et la technologie de l'époque. Sans vouloir retracer l'histoire des matériels de composition, on peut cependant en nommer les grandes étapes du plomb à l'électron. À la composition au plomb, dite aussi composition *chaude*, a succédé, autour des années 1960, la photocomposition dite aussi composition *froide*. En composition *chaude*, l'ouvrier typographe prenait les signes dans les compartiments de la casse et assemblait les mots dans le composeur. À la fin du 19<sup>e</sup> siècle, l'assemblage manuel a cédé le pas à la composition mécanique des lignes, avec l'invention de la linotype. L'ouvrier linotypiste travaille dès lors essentiellement avec un clavier pilotant la fondeuse de lignes en plomb. Pour accélérer la production, des claviers

par le gouvernement de René Lévesque en 1977, affirme la primauté du français au travail et sur la place publique.

perforateurs furent inventés, permettant de commander directement la fondeuse<sup>8</sup>. Après la Seconde Guerre mondiale, les caractères métalliques du passé sont devenus des photographies : « La photocomposition [...] est un système de composition travaillant à partir de matrices qui sont des négatifs photographiques. »<sup>9</sup> Les historiens des techniques ont l'habitude de distinguer les périodes représentatives de l'avènement d'inventions en les caractérisant et en les classant par « générations ». Dans l'histoire de la photocomposition, la deuxième génération des matériels utilisés par Ramat produisait une sortie sur film. En dépit de l'ajout de l'ordinateur, ce procédé de travail demeurait une tâche à l'aveugle tant que le film n'était pas développé pour révéler les mots qui avaient été assemblés... Ramat enchaîne : « Je me suis donc lancé dans ce projet avec l'ordinateur de la *Gazette*. Et l'ordinateur était tellement compliqué à ce moment-là ! Nous faisons des annonces. Certains de nos collègues, qui avaient une meilleure pratique de l'ordinateur, nous écrivaient les codes à utiliser. Ils nous donnaient les touches qu'il fallait pour obtenir les résultats visés. Mais composer une annonce, ça n'avait rien à voir avec un livre ! J'ai fait ce livre de 96 pages sans savoir que l'on pouvait faire un fichier qui contiendrait toutes les pages et qui aurait des champs automatiquement remplis par la machine, par exemple le champ du numéro de page ou de la date. J'ai composé les pages une par une, en mettant le numéro de page à la main... Et à ce moment-là, on ne voyait pas la page entière sur l'écran ; on avait un écran noir et des lettres blanches, mais on ne voyait pas la grosseur des lettres, on ne voyait pas quelle fonte c'était. Je savais simplement par exemple que ma hauteur de page devait faire 7 pouces ; quand je voyais que le résultat faisait 7,1, alors je savais que ça dépassait et qu'il fallait que je réduise tout ça dans ma page. »

<sup>8</sup> Daniel Auger, *La typographie*, « Que sais-je ? », Paris, PUF, 1980, chapitre V.

<sup>9</sup> Ibidem.



Crédit photo : G. Vilasco

## Aurel Ramat – Repères biographiques

- 1926** Naissance à Modane (France)
- 1946** Service militaire (Paris)
- 1951** Ouverture à Grenoble d'un atelier de composition typographique jusqu'en 1955
- 1955** Immigration au Québec (premier séjour : 1955-1959)
- 1955** Linotypiste au journal *Le Devoir* (1955-1959)
- 1956** Mariage
- 1957** Naissance de Catherine
- 1959** Californie (1959-1962)
- 1962** France (automne 1962-8 mai 1966)
- 1966** Québec (1966-aujourd'hui)
- 1966** Linotypiste à Rive-Sud Typo Service à Saint-Lambert, entreprise dirigée par Jacques Noisieux. Premiers pas vers la réalisation d'un code typographique.
- 1967** Au journal *The Gazette* jusqu'en 1989 ; successivement linotypiste, monteur et correcteur d'épreuves. Rédaction et composition de son ouvrage sur l'ordinateur du journal.
- 1982** Première édition de la *Grammaire typographique* qui deviendra en 1994 *Le Ramat de la typographie*.
- 1989** Retraité
- 1994** Nouvelle saisie de l'ouvrage sur un ordinateur personnel avec le logiciel MS-Word
- 2012** Dixième édition du *Ramat de la typographie*, confiée à Anne-Marie Benoit

# Écrire un code typographique : comment cette idée naît-elle ?

... suite de la page 13  
de la version imprimée de Voix active

## **Naissance d'un livre : une circonstance extrinsèque personnelle**

Ce livre, c'est la *Grammaire typographique* dont la première édition a été imprimée en avril 1982<sup>1</sup>. « Quand j'eus terminé ces 90 pages<sup>2</sup>, ce sont des amis qui m'ont dit : "Fais-en un livre. Tu le vendras". Je n'avais pas pensé à ça et je me suis dit "Pourquoi pas?" Le fait est que je voulais toujours le faire, ce livre, mais étant

perfectionniste, je n'y arrivais pas. » Il y a cependant une chose importante qui est entrée en ligne de compte. La fille unique de Ramat est atteinte d'une maladie grave et, en 1978, il objective : « Cette fois, il faut que je le fasse ce livre, quelles que soient les difficultés, afin d'assurer à Catherine un revenu qui permette de vivre, car je ne serai pas capable, avec mon seul salaire, de lui assurer une certaine sécurité. Si parfois l'idée d'abandonner mon projet m'a traversé – en me disant : "Finalement, j'en ai marre de jouer avec les virgules, comme elle se plaît à dire" –, cela m'était impossible; il fallait que je continue pour ma fille. Ça a été comme un ressort qui a joué pour beaucoup. »

## **Aimer apprendre, tel est le secret...**

De 1982, date de la première édition de son ouvrage, à 1989, date de son départ de la *Gazette* (intervalle correspondant aux quatre éditions de la *Grammaire typographique*), Ramat a poursuivi le travail sur le fichier en mémoire dans le système de composition de son employeur. En quittant la *Gazette*, il a dû recommencer toute la saisie et la composition typographique de son texte avec un micro-ordinateur personnel et un logiciel de traitement de texte. « Quand j'ai quitté la *Gazette*, il fallait que je reparte à zéro et que je recompose tout le livre. En 1994, j'ai recomposé ça avec un ordinateur personnel de type PC avec MS Word 2.0. Depuis lors, c'est toujours le même fichier qui s'est perpétué. J'ai changé le style, c'était très facile. Je suis passé à Windows 95, puis Word 97 avec lequel je suis resté très longtemps. Et c'est seulement pour la dernière édition<sup>3</sup> que j'ai acheté Word 2007<sup>4</sup>. » On se représente

aisément l'ampleur du défi à relever à son âge : apprivoiser la micro-informatique... et les logiciels-outils aux nombreux avantages, mais dont l'apprentissage n'est pas toujours aisé et dont les mises à jour suscitent parfois l'inconfort des utilisateurs. C'était cependant la condition nécessaire à la poursuite de son travail d'auteur et d'éditeur pour améliorer son livre.

## **Aimer le changement...**

Aimer apprendre tout au long de la vie, mais aussi être capable de s'adapter au changement en général et particulièrement au changement technologique. Telle est la leçon qui se dégage. Il ne faut pas en effet sous-estimer les difficultés liées à cette transition, car « Passer de la *hot type* à la *cold type*, ce n'était pas simple... Tous les linotypistes de la *Gazette* étaient habitués à lire du plomb à l'envers. Le journaliste voyait la page du bon côté et nous, quand on était de l'autre côté du marbre, on lisait de gauche à droite, de bas en haut. Le "p" avait sa queue de l'autre côté. L'avènement de la photocomposition<sup>5</sup> a été un changement très dur pour beaucoup de gens. D'abord, on a dû apprendre le nouveau clavier, parce que la linotype

de mise en page parce que mon livre est assez simple en ce sens qu'il n'y a que du texte. Et le grand intérêt, dans mon cas, c'est que je suis à la fois le rédacteur et le compositeur et je pouvais faire tout ce que je voulais avec le traitement de texte. Pour mon livre, je n'ai pas voulu faire du *tape-à-l'œil*, avec de la couleur ou en mettant des petits dessins ou des flèches ou des trucs comme ça. Ce que j'ai voulu, c'est que le compositeur ou la compositrice qui assemble des caractères pour former un texte et qui se heurte à un problème trouve rapidement la réponse dans mon ouvrage. »

<sup>5</sup> « La photocomposition, explique Ramat, c'était un disque avec une lettre transparente sur le disque. Il y avait un faisceau lumineux qui traversait cette lettre et imprimait sur un papier photographique. C'était ça, la photocomposition. Ça n'a pas duré longtemps. Après sont venus des trucs dont je ne comprenais même plus comment ça marchait. [...] Comme un ordinateur, les lettres arrivaient. En fait, je n'avais pas besoin de le savoir: On conduit une voiture, mais on n'a pas besoin de savoir comment marche le carburateur! »

<sup>1</sup> Voir l'article « Les quatorze travaux de Ramat : Le Ramat de la typographie au fil des ans (1982-2008) » sur Voix active en ligne (automne 2011).

<sup>2</sup> Le contenu de l'ouvrage est divisé en sept parties (dans l'ordre : Typographie, Coupures, Nombres, Abréviations, Ponctuation, Capitales, Italique) qui tiennent en 90 pages suivies d'un appendice et d'un index représentant un total de 96 pages.

<sup>3</sup> Ramat évoque la dernière édition disponible en 2011 qui est l'édition 2008 (la neuvième).

<sup>4</sup> Aurel Ramat nous a confié qu'il avait aussi apprivoisé, à un moment donné, le logiciel de mise en page PageMaker et qu'il connaissait l'existence de Quark Xpress, mais qu'il n'avait pas éprouvé la nécessité de poursuivre sur cette voie : « Je n'ai jamais trouvé l'utilité de passer à un logiciel



Linotype – Crédit photo : A. Ramat

n'avait rien à voir avec une machine à écrire, donc il fallait apprendre le clavier qwerty – pour ça, il fallait aller au Collège Ahuntsic –, et puis se mettre à travailler non plus avec du plomb, mais avec du papier.»

« Je dis que cela a été très dur pour plusieurs, mais pas pour moi – parce que j'adorais tellement l'imprimerie sous toutes ses formes que c'était un plaisir pour moi d'apprendre toutes ces choses nouvelles. Puis, je trouvais que c'était un pas en avant, en ce sens que le plomb ce n'était quand même pas très bon pour la santé... Du plomb en fusion, c'est toxique, ça vous donne des coliques. En plus de ça, tout le monde fumait à l'imprimerie et à la Gazette, c'était infernal. L'imprimeur mourait somme toute assez jeune. Pouvoir travailler avec sa cravate, c'était fantastique et puis, évidemment, avec les mains propres, j'adorais ça! Mais ce que je veux dire, c'est que je connais des collègues qui ont eu des dépressions nerveuses et qui ont abandonné le métier plutôt que de se mettre à quelque chose de différent... Ils connaissaient la typographie sur le bout des doigts, mais n'ont pas supporté le changement. Tandis que moi, j'ai aimé et j'ai suivi. »

« Et c'est ce qui m'a servi quand j'en suis venu aux ordinateurs PC; j'avais déjà une notion de ce qu'était l'interligne, de ce qu'était le corps. Chez les jeunes qui apprennent ces notions – et je le vois encore quand il y a des échanges à l'occasion de conférences ou de causeries auxquelles je participe –, il y a en beaucoup qui ne savent toujours pas ce que c'est qu'une interligne<sup>6</sup>. Ils mettent un interligne, un et demi ou deux alors que ça se règle au dixième de point, à un cheveu, et ils ne s'en servent pas. Ils ne se cassent pas la tête. Alors que moi, j'avais l'avantage de venir de l'imprimerie et je me suis adapté tout de suite à toutes ces nouveautés. »

« Quand les nouveaux procédés sont arrivés, le chef syndical nous avait avertis : "Il va y avoir une réduction de personnel parce que maintenant, on a moins besoin d'opérateurs de linotypes". Un jour, il m'appelle et me dit : "Tu es le prochain sur la liste et tu as le choix : soit tu es renvoyé

<sup>6</sup> Au féminin ce mot désigne la « lame de métal qui servait à séparer et à maintenir les lignes. » (Le Petit Robert).



Caractères – Crédit photo : A. Ramat

parce qu'il n'y a plus de travail pour toi, soit tu as le droit d'aller dans le *proofroom*, c'est-à-dire à la correction d'épreuves." Ce à quoi j'ai répondu tout de suite : "Je ne suis pas capable d'être correcteur d'épreuves en anglais." Et le délégué syndical m'a dit : "Écoute, ou tu perds ton travail ou tu essaies. N'aie pas de complexe parce que si tu ne fais pas l'affaire, si tu n'es pas assez fort pour corriger de l'anglais, le patron ou le contremaître te le diront..." N'ayant pas le choix, j'ai accepté. J'ai commencé à ce nouveau poste de travail et j'ai rapidement perdu mes complexes. Au début, j'ai vu une phrase en anglais qui était ambiguë, car elle pouvait s'interpréter de deux façons. Je suis allé voir le chef correcteur et je lui ai dit : "Cette phrase est ambiguë." Il l'a relue et m'a répondu ces mots dont je me souviens toujours : "I don't see anything wrong with that." Alors là, ça m'a enlevé mes complexes. Je me suis dit : "S'il ne voit pas d'ambiguïté là, je ne vais pas être plus royaliste que le roi; je ne vais pas faire de zèle." À partir de ce moment-là, j'ai toujours donné satisfaction. Je dirais même que pour une personne qui est de langue anglaise et qui lit, cette personne, si elle est journaliste ou écrivaine, elle connaît bien sûr l'orthographe. Mais on mettait dans le *proofroom* un typographe qui, souvent, n'avait pas fait de grandes études. J'ai toujours aimé faire la correction d'épreuves parce que j'étais arrivé à un point tel que, par expérience, quand je jugeais qu'un mot était trop long, c'est qu'il contenait une faute; je voyais à la longueur du mot, en lisant vite, qu'il y avait une faute.

C'était un don parce que j'aimais ça. »

Si l'arrivée des premières photocomposeuses a entraîné cette réduction de personnel, elle a eu aussi comme effet de rendre nécessaire l'acquisition de nouvelles compétences pour lesquelles des formations existaient. « Ils nous ont d'abord dit, poursuit Ramat, d'aller suivre un cours à Ahuntsic<sup>7</sup> pour apprendre les nouveaux procédés. Après, j'ai appris à être non plus compositeur sur une machine, mais quelque chose que j'aimais bien aussi, on appelait ça un monteur, c'est-à-dire monteur papier. Le texte sortait des photocomposeuses sous la forme d'un texte papier où les mots étaient écrits positivement, comme quand on les lit dans un journal. Et là, ça sortait de la machine en colonne entière<sup>8</sup>. On coupait cette colonne et on faisait le montage ou la mise en page. Et ça, j'aimais beaucoup ça aussi. On avait juste un petit couteau et une règle et on coupait, coupait. Ensuite, on passait la découpe dans une machine pour l'enduire de cire au dos et on collait. Mais ça pouvait se déplacer. Et ça, j'adorais parce que j'avais le sens des blancs; je peux voir tout de suite s'il y a quelque chose qui cloche dans une page montée. De nos jours, il y a de moins en moins de typographes de ma génération et peu de personnes ont cette faculté. »

<sup>7</sup> Le cégep Ahuntsic est spécialisé depuis sa création dans les métiers de l'imprimerie. Voir les programmes techniques regroupés sous le titre « Techniques en communications graphiques » (DEP ou DEC).

<sup>8</sup> C'est ce qu'on appelait les « épreuves en placard » ou les « épreuves de gallee ».

# Lino type

## Peut-on anticiper l'avenir ?

Quel public pour un tel ouvrage ? « Le premier livre que j'ai écrit et publié était destiné principalement aux imprimeurs. C'était aux correcteurs d'épreuves, voyez-vous, que je m'adressais. Je ne pensais pas que ça pourrait s'adresser au grand public. » Mais deux événements ont décidé du contraire. Le premier, c'est que Ramat a pris conscience de l'existence d'un intérêt du grand public pour son ouvrage à l'occasion de la parution d'un article consacré à son livre. « Au début, j'ai vendais les livres moi-même. En 1982, j'ai fait imprimer 2 000 exemplaires de mon livre, mais pour vous prouver ma naïveté dans toutes ces branches, je ne savais même pas qu'il fallait avoir un diffuseur... Et je ne savais même pas que ça existait, un diffuseur ! Quand j'ai fait imprimer le livre, je me suis dit : "Comment je fais maintenant pour le vendre ?" Je suis allé voir chez Flammarion, en face de chez Eaton's, et je leur ai dit : "Voilà, j'ai fait un livre." Et le directeur m'a dit : "Eh bien, vendez-le 9,95 \$ et amenez-m'en une vingtaine." C'est ce que j'ai fait et ça a commencé comme ça. »

« Et sur ces entrefaites, j'ai reçu un appel d'un journaliste du Devoir, un nommé Paul Morisset, qui souhaitait m'interviewer. Moi, c'était la première fois que l'on m'interviewait, évidemment. Je lui ai dit, avec ma naïveté, "Oui, je veux bien que vous m'interviewiez, mais je voudrais lire les épreuves avant qu'elles paraissent dans le journal." – "Ah! m'a-t-il dit, Monsieur Ramat, ce n'est pas comme ça que ça se passe. Moi, je vais lire votre livre. S'il me

plaît, je vais écrire qu'il me plaît; s'il ne me plaît pas, je vais écrire qu'il ne me plaît pas." Il a bien vu que ce n'était pas vicieux, mais j'étais seulement naïf. Alors, j'ai accepté et il a écrit l'article qui a été publié sous le titre « Le pape et le typographe »<sup>1</sup>. Après la parution de cet article, ça a été comme un feu d'artifice. J'avais mon billet d'avion – le 8 mai, je partais en France – et cet article est sorti le 8 mai. Là, ça a été une avalanche de commandes de particuliers. J'ai téléphoné à ma fille au bout de 15 jours, parce que c'est elle qui envoyait les livres; elle m'a répondu : "Dad, j'ai mal au poignet, parce que j'envoie 70 livres par jour." »

« Alors, cela a été fantastique de réussite. Comme je ne le faisais pas dans un esprit commercial, quand on me passait une commande, j'envoyais le livre, à la différence des grandes compagnies qui attendent d'avoir reçu le règlement. Eh bien, il a été très rare – il s'agit d'une ou deux personnes – que je ne sois pas payé. Les gens recevaient le livre; ils étaient fiers que je leur aie fait confiance, d'une part et, de l'autre, ils partageaient avec moi leurs réactions à la lecture du livre, ils m'en faisaient l'éloge ou me disaient ce qu'ils avaient aimé. C'était une grande récompense pour moi et toutes ces lettres, je les ai gardées.<sup>2</sup> » Le second événement, c'est l'avènement de ce qu'on appelait à l'époque le Desktop Publishing ou la Publication assistée par ordinateur (PAO), incarnée dans ses débuts par le micro-ordinateur Macintosh de Apple<sup>3</sup>. « Je me promenais dans un centre commercial quand j'ai vu, à l'écran d'un micro-ordinateur, qu'on pouvait changer le corps des caractères, qu'on pouvait changer l'interligne, qu'on pouvait changer la police de caractères – un Verdana ce n'est pas comme un Times, on le perçoit tout de suite. Je me suis dit : "Dis donc, si tout le monde fait ça, la typographie ne

va pas disparaître, mais tout le monde va devenir typographe." Alors ça m'a donné du courage pour continuer. Je me suis dit à ce moment-là que non seulement les règles typographiques n'allaient pas disparaître, mais tout le monde devrait les connaître. »

Ramat anticipe ainsi le besoin inévitable de formation qui découle de la révolution du Desktop Publishing, nommée PAO<sup>4</sup> en France et *éditique* au Québec. En effet, disposer d'un outil, aussi performant soit-il, ne garantit aucunement d'être capable de s'en servir adéquatement et encore moins de produire un résultat de qualité. L'on peut apprendre en effet à mettre en œuvre des fonctionnalités d'un logiciel de traitement de texte ou de mise en page, mais le résultat risque d'être de piètre qualité si l'on n'applique pas les règles de l'art typographique. Comment faire en effet pour donner « au texte une évidente distinction et [rendre] la lecture agréable et facile »<sup>5</sup>? La réponse se trouve notamment dans le chapitre intitulé « ABC de typographie » que Ramat place très tôt en tête de son ouvrage<sup>6</sup>. Également, il veut permettre à l'utilisateur d'un micro-ordinateur et d'un logiciel de traitement de texte – MS Word en l'occurrence – d'acquérir les connaissances pour appliquer simplement et facilement ces règles en ayant la maîtrise des fonctionnalités du logiciel. Ainsi, cet « ABC de typographie », outre son rôle de transmission des savoirs de base de la typographie, enseigne à l'utilisateur d'un PC ou d'un Macintosh la maîtrise de son clavier et de son logiciel de traitement de texte.

Le train était dorénavant sur les rails; il ne restait plus qu'à réfléchir aux améliorations à apporter à l'ouvrage, dont témoignent les nombreuses mises à jour tout au long de ces 30 années.

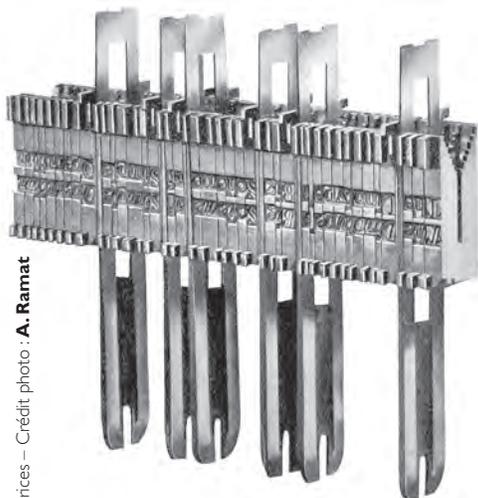
## À suivre

**Prochaine livraison** : 3<sup>e</sup> et dernier article sur les caractéristiques et les améliorations des éditions successives du *Ramat de la typographie*.

<sup>4</sup> Publication assistée par ordinateur.

<sup>5</sup> Le Ramat de la typographie, Introduction.

<sup>6</sup> Dans la Grammaire typographique, ce chapitre est le premier et s'intitule simplement « Typographie » (p. 7 à 30).



Matrices – Crédit photo : A. Ramat

# Les 14 travaux de Ramat :

## Le Ramat de la typographie au fil du temps

par **Gilles Vilasco**

Depuis sa première édition en avril 1982 sous le titre de *Grammaire typographique* jusqu'à la dernière en date – l'« Édition 2008 encore améliorée », *Le Ramat de la typographie* a fait l'objet de plusieurs versions et mises à jour. À la veille d'un 30<sup>e</sup> anniversaire, jetons un regard rétrospectif sur les diverses formes de l'œuvre tout au long de ces années. Quatorze livres pour un total de 2 207 pages imprimées, que nous pouvons répartir, selon le format, en deux grands groupes.

Tout d'abord, un premier groupe constitué de quatre livres (voir illustration n° 1) intitulés *Grammaire typographique*

quatrième de couverture. À qui ce livre est-il destiné? Aux professionnels de l'imprimerie, certes, mais aussi et surtout à tous ceux qui sont touchés par la révolution de l'éditique. « En effet, très bientôt, les machines à écrire seront remplacées par des machines de traitement de texte. Ces dernières peuvent aujourd'hui être reliées à des photocomposeuses qui donnent un texte composé en caractères d'imprimerie. Il faut que les personnes qui se trouvent subitement placées devant un écran cathodique se préparent d'ores et déjà à acquérir des notions de typographie [...] » (Quatrième de couverture.)

trois premiers livres. La quatrième édition (96 p.) innove et présente une photographie d'Aurel Ramat, un aperçu du contenu distinctif du livre et un jugement extrait d'un article du journal *Le Devoir* du 8 mai 1982 « un bijou de clarté ». Ces quatre ouvrages sont imprimés chez Métropole Litho inc. Un détail à souligner : la seconde édition (1983) porte la mention « Ouvrage approuvé par le ministère de l'Éducation du Québec », ce qui concrétise la vocation pédagogique que l'auteur souhaite pour son ouvrage quand il écrit dans l'introduction de son livre en 1982 : « Si elle était acceptée par le ministère de l'Éducation, cette grammaire typographique pourrait alors servir de base pour un cours de formation de correcteurs d'épreuves. Un livre d'exercices paraîtra au cours de l'été 1982. » (*Grammaire typographique* [1982], Introduction, p. 3.)

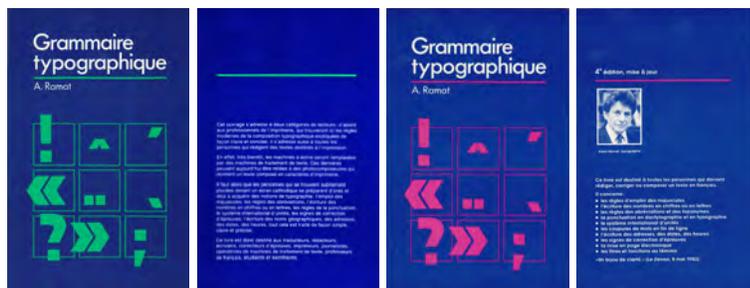


Illustration n° 1  
*Grammaire typographique*,  
1982–1989

dont la première édition est publiée en avril 1982, la seconde en février 1983, la troisième en décembre 1984 et la quatrième édition en janvier 1989. Comment comprendre ce titre? Lisons la réponse d'Aurel Ramat dans l'introduction de son ouvrage : « Ce livre n'est pas une grammaire de la langue française, mais une grammaire typographique. Je suis typographe et non linguiste, et je n'ai pas la prétention d'apprendre à rédiger en français à qui que ce soit. Mais les chapitres de ce livre appartiennent à la typographie. » On peut aussi rappeler que l'auteur connaissait et utilisait le *Guide du typographe* quand il travaillait au journal *Le Devoir* en 1955. Cet ouvrage est publié par le Groupe de Lausanne de l'Association suisse des typographes, dont la sixième édition présente comme titre complémentaire « Règles et grammaire typographiques pour la préparation, la saisie et la correction des textes ».

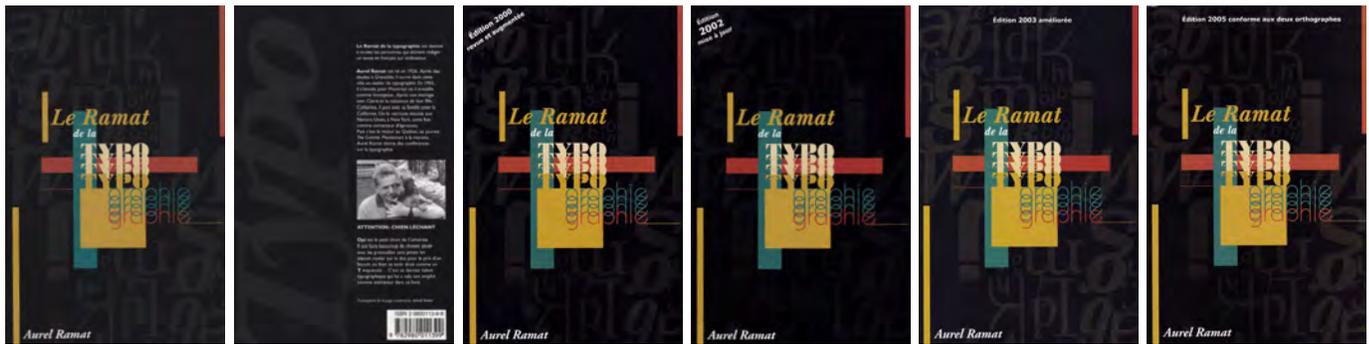
L'intention de Ramat est simple : exposer de façon claire et concise les règles modernes de la composition typographique, comme l'indique la

Ces quatre livres sont au format fini 14 x 21,5 cm (5,5 x 8,5 po). Catherine Ramat, fille d'Aurel et infographe, en a dessiné la maquette de page de couverture qui reprend sur un à-plat bleu divers signes de ponctuation basse, haute et double; ces signes sont imprimés en vert (sauf pour l'édition de 1989 où ils sont imprimés en rose). La quatrième de couverture est sobre et reprend le même texte de présentation de l'ouvrage pour les

Ensuite, un second groupe représenté par 10 autres ouvrages, édités de 1994 à 2008 et imprimés dans un format légèrement plus grand (15,3 x 22,9 cm ou 6 x 9 po). Ce changement de format s'accompagne aussi du changement de titre donné à l'ouvrage que les professionnels et le grand public connaissent bien : *Le Ramat de la typographie* (voir illustration n° 2), dont c'est la « première édition » et dont la publication en 2008 correspond à la neuvième édition.



Illustration n° 2  
*Le Ramat de la typographie*  
et *Le Ramat de la grammaire*,  
1994–1997



Parmi ces 10 ouvrages, quatre livres se distinguent, car plusieurs changements de la conception des pages de couverture s'opèrent (Sigma graphique en 1994; Christine Côté en 1996; Catherine Ramat en 1997) avec cependant une constante pour la quatrième de couverture (voir illustration n° 3). En effet, elle offre dorénavant un aperçu biographique, une photographie d'Aurel Ramat et la présentation du caractère exclusif de l'ouvrage. Remarquons que la quatrième de couverture en 1997 introduit pour la première fois le petit chien de Catherine, aujourd'hui célèbre dans notre communauté : Opi, chien léchant. Remarquons aussi une particularité frappante : si l'édition de 1994 comporte 128 pages et celle de 1997, 160 pages, l'édition de 1996 n'en comprend que 96. En effet, cette année-là, Aurel Ramat publie *Le Ramat de la grammaire*, ouvrage dans lequel il a transféré tout le chapitre concernant la ponctuation. Dans cet ouvrage de 128 pages, l'auteur explique en introduction et dans un « Mode d'emploi » de son livre qu'il entend présenter des règles concises et faciles à comprendre et à mémoriser, touchant la grammaire et la conjugaison. Comme on le sait, ce trait particulier appartient à l'histoire puisque dès l'année suivante, l'édition du Ramat revient à son unité originelle. L'édition 1997 ajoute aussi ce détail à la fin de l'aperçu biographique : « Maintenant à la retraite, Aurel Ramat donne des conférences sur la typographie ».

De 1999 à 2005, cinq ouvrages sont publiés qui se singularisent par la maquette de couverture créée par Ashraf Shaker, étudiant en infographie. Cette couverture, depuis 1999, nous est devenue familière (illustration n° 3). Après l'édition de 1999, un discret bandeau incitatif apparaît pour toutes les éditions subséquentes : « Édition 2000 revue et augmentée »; « Édition 2002 mise à jour »; « Édition 2003

améliorée »; « Édition 2005 conforme aux deux orthographe »; « Édition 2008 encore améliorée ». De plus, si l'édition de 1999 comporte 190 pages, toutes les éditions subséquentes comprennent le même nombre de pages : 224. La quatrième de couverture reprend sans aucun changement tous les éléments de l'édition de 1997 (public visé, aperçu biographique et Opi). Tous ces imprimés sont réalisés par Marquis ltée (Montmagny) sauf pour l'édition de 1997 (L'Éclaireur, Beauceville).

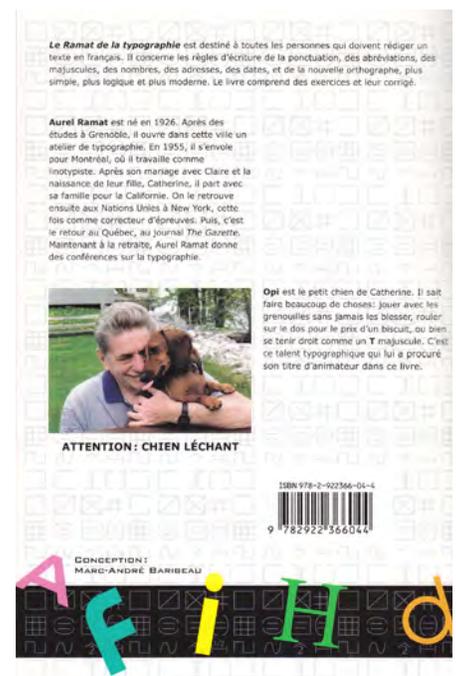
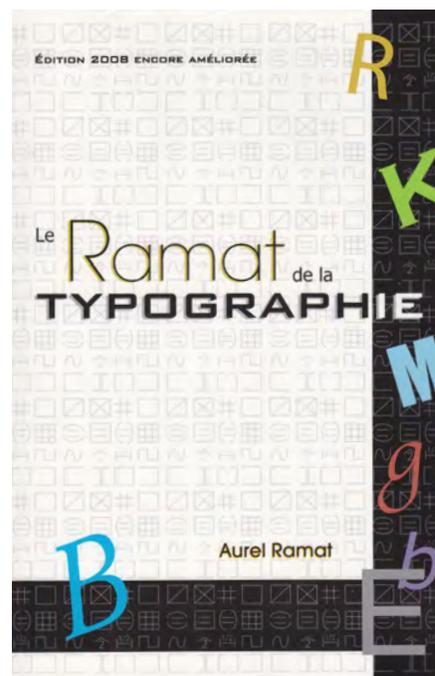
En 2011, la neuvième et dernière édition disponible de l'ouvrage est celle de 2008 – l'« Édition 2008 encore améliorée » – qui présente au lecteur une nouvelle maquette de couverture, conçue par un élève en infographie, Marc-André Baribeau, dont la quatrième reprend sans aucun changement les éléments de l'édition 2003. L'ouvrage de 224 pages a été imprimé chez Agmv-Marquis (Montmagny), gage d'une fidélité qui reflète bien la personnalité d'Aurel

Ramat. Cette édition (illustration n° 4) indique que « La première édition est parue en 1982 »; nous y voyons là le sceau de la continuité et de l'unité qu'Aurel Ramat donne à son œuvre en incluant les quatre premières éditions de la *Grammaire typographique*. Toutefois, si nous excluons *Le Ramat de la grammaire*, la dernière publication de son ouvrage en représente la 13<sup>e</sup> édition.

Quel visage prendra la quatorzième édition du Ramat prévue en 2012 ? Il est trop tôt pour le dire, mais d'ores et déjà, un changement important se dessine dans cette extraordinaire continuité : Aurel Ramat a confié à Anne-Marie Benoit le privilège et la responsabilité de garder à jour *Le Ramat de la typographie*...

Illustration n° 3  
Le Ramat de la typographie, 1999–2005

Illustration n° 4  
Le Ramat de la typographie, 2008



# La révision électronique des fichiers en format PDF avec Acrobat PRO d'Adobe

par **Carole Sigouin**, réviseure, rédactrice technique bilingue, membre votante ACR-RCN

*Depuis que les professionnels pratiquent la révision à l'ère du tout-électronique, de nombreuses questions sont régulièrement posées sur le forum concernant le fonctionnement du logiciel Acrobat, plus particulièrement sur la possibilité d'utiliser les outils de correction d'Acrobat quand on possède le gratuit Reader, et la manière la plus simple et efficace d'informer les clients de cette possibilité. Voix active a donc demandé à une réviseure d'expérience de partager avec les lecteurs son expertise. (NDLR)*

Que feriez-vous si vous étiez appelé à effectuer une correction d'épreuves en format de document portable (PDF) et que le demandeur désirait recevoir le fichier PDF commenté électroniquement? Quoiqu'il existe plusieurs autres produits sur le marché, nous nous sommes intéressés aux fonctionnalités d'Acrobat, étant donné la popularité de ce logiciel dans le milieu professionnel de la rédaction technique. En effet, de plus en plus de clients désirent faire corriger des épreuves électroniques en format PDF.

## La révision des fichiers en format PDF avec Acrobat Pro d'Adobe

Même si cette application est coûteuse, elle renferme une multitude de fonctionnalités évoluées qui permettent de réviser, de travailler en groupe,

1 À titre de rappel, l'acronyme « PDF » désigne un format de fichier aisément partageable indépendamment du logiciel avec lequel le document original a été créé. « Inventée par Adobe Systems et perfectionnée depuis plus de 17 ans, la technologie PDF (Portable Document Format) est le standard international pour la collecte et la consultation d'informations — depuis n'importe quelle application ou presque, sur tout système informatique — et leur partage avec quiconque, en tout lieu. [...] Le format PDF est officiellement devenu un standard ouvert, sous l'appellation ISO 32000. » Historique du format Adobe PDF, Site Internet Adobe, [En ligne], <http://www.adobe.com/fr/products/acrobat/adobepdf.html> (consulté en juillet 2011). Pour faciliter la compréhension de cet article, le nom « Acrobat » réfère à la version complète du logiciel. (NDLR)

d'annoter et de suivre le déroulement de l'édition d'un document volumineux et important pour une organisation. Avec cet outil, il est possible de suivre chaque étape de l'édition en ligne sur un site<sup>2</sup> de collaboration où l'auteur peut suivre les commentaires, les suggestions de correction, les discussions sur un sujet particulier du document à publier avant que les corrections ne soient définitivement adoptées. Par ailleurs, ce logiciel renferme des fonctions pour supprimer et ajouter du texte, déplacer et regrouper l'ordre des paragraphes et des pages d'un document; il permet aussi d'insérer des commentaires sous forme de papillons.

Les rédacteurs techniques œuvrant dans le domaine de la haute technologie sont appelés quotidiennement à rédiger des parties de documents techniques volumineux où des pages précises sont converties en format PDF pour être distribuées aux experts en la matière à des fins de commentaires. Au cours du processus d'édition de ces documents, les rédacteurs techniques contrôlent la mise à jour et la diffusion du document final pour en assurer l'intégrité, et ne distribuent que les sections mises à jour aux spécialistes concernés.

Une correction d'épreuves « en dernière

étape » avant la publication finale d'un ouvrage peut s'avérer un défi de taille

2 Voir sur le site « Faites-en plus jour après jour » la rubrique « Travail en ligne plus intelligent », [https://www.adobe.com/welcom/fr\\_FR/home.html](https://www.adobe.com/welcom/fr_FR/home.html) (consulté le 1er septembre 2011). Le réviseur intéressé trouve aussi sur cette page toute l'information requise pour utiliser, gratuitement ou moyennant un abonnement, les services en ligne fournis par Adobe, notamment pour la création de fichiers PDF; cela peut représenter une solution de substitution à l'achat du logiciel. (NDLR)

lorsqu'il s'agit d'un rapport volumineux devant être publié dans un calendrier d'édition où tout se bouscule jusqu'à la ligne d'arrivée.

Acrobat semble être l'outil préféré dans le domaine des publications parce qu'il permet de mieux contrôler le document source. C'est pour cette raison que de plus en plus de secteurs des publications requièrent la correction d'épreuves et la lecture de copie finale en format PDF.

En effet, il arrive parfois que les clients œuvrant dans ces secteurs demandent au réviseur d'effectuer d'abord une révision comparative d'un texte traduit (de l'anglais vers le français) dans Word de Microsoft. Dans un deuxième temps, le réviseur recevra une copie en format PDF pour effectuer une relecture de copie finale.

Indépendamment de cette complexité des étapes liées au processus d'édition électronique que nous avons décrit, attardons-nous maintenant au travail du réviseur.

### • Réviser dans Acrobat

Lorsqu'on ouvre Acrobat pour la première fois, on constate qu'il n'y a pas d'outils de révision visibles.



### Barres d'outils ouvertes par défaut

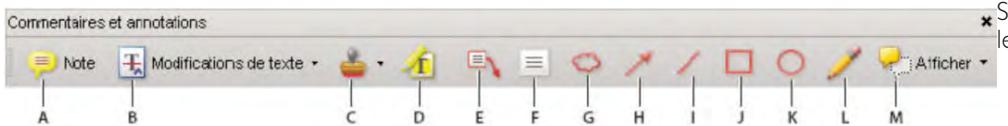
A. Barre d'outils Tâches B. Barre d'outils Fichier C. Barre d'outils Navigation de pages D. Barre d'outils Sélection et zoom E. Barre d'outils Affichage de page F. Barre d'outils Recherche

### Barre d'outils Commentaires et annotations

Il est possible de faire apparaître la barre de révision en sélectionnant *Affichage > Barre d'outils > Commentaires et annotations* qui affiche les outils suivants :



Ce qui affiche les outils suivants :



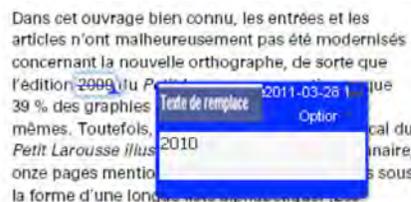
A. Note B. Modifications de texte C. Outil et menu Tampon D. Outil Surligneur E. Outil Légende F. Zone de texte G. Outil Nuage H. Outil Flèche I. Outil Droite J. Outil Rectangle K. Outil Ellipse L. Outil Crayon M. Menu Afficher

La barre d'outils *Commentaires et annotations* permet au réviseur de se servir des fonctions de correction surligner, barrer et souligner. Par défaut, cette barre d'outils présente l'icône *Outil Surligneur*, mais il est possible d'afficher toutes les icônes des outils de révision en activant la commande *Affichage > Barre d'outils > Ajouter des outils*, puis en cochant les cases pertinentes sous la rubrique *Outil Commentaires et annotations* :

- Surligner le texte 
- Barrer le texte 
- Souligner le texte 

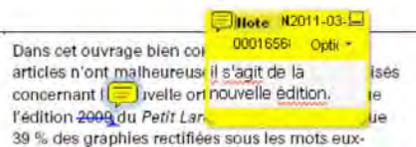
Le réviseur peut aussi activer la fonction *Modifications de texte* dans la barre d'outils pour biffer et insérer du texte en même temps. Pour ce faire, il faut activer l'outil M (voir copie d'écran de la barre d'outils *Commentaires et annotations*) qui affiche la boîte de dialogue *Indication des corrections de texte*, puis cliquer sur OK.

Une fois ces outils activés, le réviseur est en mesure de sélectionner le texte à corriger, puis d'insérer la correction désirée avec le clavier, dans la case bleue *Texte de remplacement* qui apparaît automatiquement :



Au besoin, le réviseur peut insérer un justificatif de sa correction avec l'outil *Note* . Pour ce faire, il lui suffit de cliquer sur l'icône A de la copie d'écran (barre d'outils *Commentaires et annotations*) et rédiger le commentaire dans un papillon jaune qu'il peut déplacer et rapetisser à sa convenance.

Le réviseur ajoute plusieurs commentaires, il peut les masquer ou les présenter dans un panneau en dessous ou à côté de la page en sélectionnant *Commentaires > Afficher la liste des Commentaires*.



### • Réviser avec des tampons ?

Acrobat fournit au réviseur une série de tampons (voir C dans la barre d'outils) pour approuver, signer ou rejeter les corrections d'une version d'un document distribué en dernière étape. Adobe offre aussi à l'utilisateur la possibilité de créer et d'utiliser ses propres tampons ; attardons-nous à cette fonction, car elle intéresse au premier chef le réviseur professionnel.

Pour utiliser un tampon personnalisé, il faut préalablement le créer et ensuite l'installer dans Acrobat sous la forme d'un fichier graphique du symbole que l'on veut utiliser (voir encadré).

### Comment insérer des symboles de révision dans les tampons d'Acrobat ?

Les symboles de révision en anglais peuvent être téléchargés gratuitement sur le site de la liste de discussion CopyeditingL<sup>3</sup>. Pour insérer les symboles téléchargés, comme l'explique la procédure rédigée à cet effet jointe aux fichiers, il faut :

- cliquer sur *Outils* et activer la commande *Commentaires et annotations > Tampons > Créer un tampon personnalisé*;
- dans la boîte de dialogue *Sélectionner l'image du tampon personnalisé* qui s'ouvre, localiser le dossier approprié, choisir le tampon désiré et cliquer sur *Sélectionner*;
- Acrobat vous invite ensuite à donner un nom à la catégorie de signes (voir copie d'écran : nous avons choisi « Symboles de révision ») ainsi qu'au signe que vous souhaitez incorporer au logiciel (par exemple « apostrophe » ou « aligner »), puis cliquer sur OK.

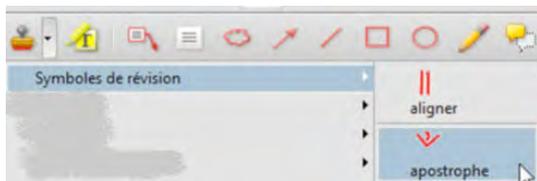
Imaginons que le réviseur désire utiliser l'un des signes du protocole de correction d'épreuves<sup>4</sup> pour signaler l'ajout d'une apostrophe omise. Ce signe est créé par le moyen d'un dessin ou d'une numérisation, puis inséré dans Acrobat. Dès lors, le réviseur professionnel retrouve la panoplie des outils qu'il a l'habitude d'utiliser pour corriger des épreuves imprimées. Il peut également insérer n'importe quel autre

3 Explorez ce site à l'adresse <http://www.copyediting-l.info/index.shtml>; activez l'onglet Resources et sous le titre Miscellaneous Resources, téléchargez le jeu de symboles « Red set » (Diana Stirling's (2008) editing marks for PDF documents [Zip documents]; consulté le 5 septembre 2011.)

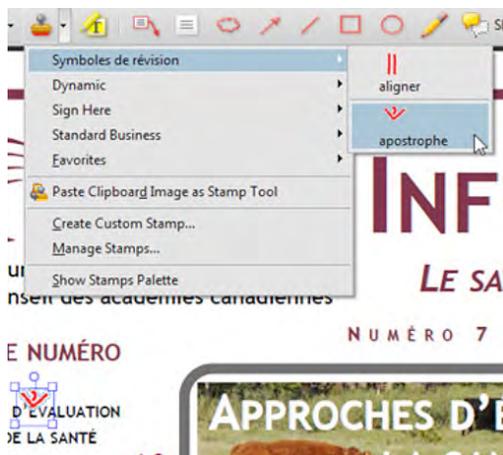
4 Les Principes directeurs en révision professionnelle sont muets sur ce sujet hormis la tâche n° 12 de la dernière partie (Correction d'épreuves, p. 13) : « dans le cas d'une épreuve virtuelle, utiliser un système convenu entre les différents intervenants et intervenantes. » Cependant, il est clair que le réviseur est appelé à corriger le texte de sorte que l'auteur (et tous les intervenants de la chaîne d'édition) puisse comprendre les corrections. D'où le recours à un « protocole » des signes de correction d'épreuves que les professionnels trouvent dans *Le Ramat de la typographie* aux pages p. 20-21 (2008). (NDLR)

symbole qui s'applique à la révision professionnelle comme le protocole de préparation de copie<sup>5</sup>. Tous ces signes peuvent, selon cette procédure, être intégrés à Acrobat.

Nous avons utilisé un ensemble de signes conçus pour la correction en langue anglaise; une fois ces fichiers téléchargés et insérés dans Acrobat comme tampons spéciaux de révision, notre travail en a été grandement facilité. L'image suivante montre le résultat de cette insertion.



Une fois que les symboles sont insérés dans les tampons, le réviseur sélectionne le symbole de révision qui l'intéresse, puis clique à l'endroit précis du texte qui requiert une correction où le symbole sera collé. Ensuite, le réviseur peut ajouter un commentaire à côté du symbole pour expliquer la correction, le cas échéant.



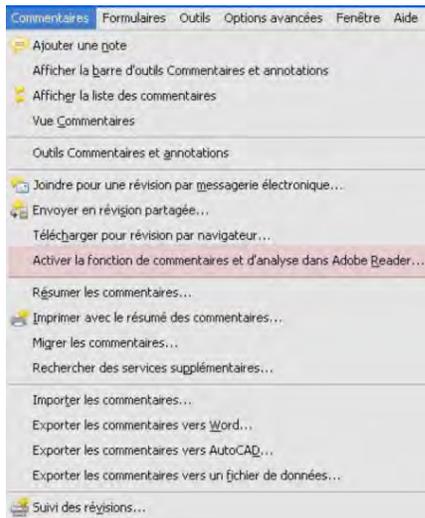
Puisque ces symboles sont en anglais, le réviseur dont la langue de travail est le français pourrait avoir besoin d'utiliser, par exemple, le signe « bdc » plutôt que « lc ». L'ACR pourrait prendre l'initiative de créer un tel jeu de signes et le mettre à la disposition de tous les membres.

5 Les soulignés conventionnels pour la préparation de copie ont pour fonction de guider le compositeur ou la personne qui effectue la saisie du texte et qui procède à son enrichissement typographique. Voir Louis Guéry dans son *Manuel de secrétariat de rédaction, de la copie à la maquette de mise en page* aux pages 41 et 42 (3<sup>e</sup> édition, 1986). (NDLR)

## La révision des fichiers en format PDF avec Reader d'Adobe

Plusieurs réviseurs qui ne possèdent pas le logiciel Acrobat utilisent souvent le Reader d'Adobe. (Ce logiciel est inclus lors de la première installation de Windows afin que l'on puisse ouvrir et consulter des fichiers en mode de lecture.) Il est possible d'effectuer une correction d'épreuves ou une relecture de copie en format PDF avec Reader si, préalablement à l'envoi du document au réviseur, le donneur d'ouvrage a activé la saisie de commentaires dans Acrobat.

Pour afficher la barre d'outils de révision afin que le réviseur puisse utiliser ces fonctions dans Reader, il faut, dans Acrobat, sélectionner *Commentaires > Activer la fonction de commentaires et d'analyse* dans Adobe Reader<sup>6</sup>.



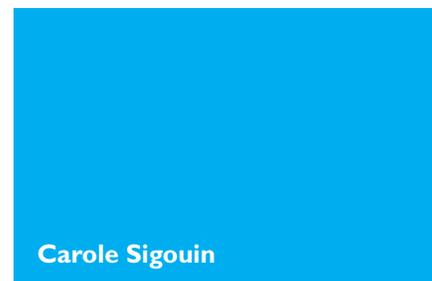
Quand le réviseur qui possède uniquement Reader ouvrira ce fichier,

6 Lorsqu'on a autorisé l'utilisateur de Reader à se servir des « Commentaires et annotations » dans un document PDF à l'aide de la fonction « Étendre les fonctions d'Adobe Reader », tous les outils de ce type peuvent être utilisés avec ce document, y compris les tampons, qu'ils soient livrés avec le logiciel ou personnalisés. « When the file is enabled with usage rights, the Comment & Markup tools are accessible. [...] Notice that Adobe Reader users have access to all comment and markup tools, as well as the ability to create and use custom stamps. When an Adobe Reader user marks up a document with the commenting tools, the file can be saved and the comments preserved. » Ted Padova, *Adobe Acrobat 9 PDF Bible*, Wiley Publishing, Inc. Indianapolis, 2009, p. 89. (Nous remercions notre collègue P.-A. Brière pour nous avoir signalé cette éclairante référence.)

la barre d'outils de révision apparaîtra et, ayant désormais accès aux outils d'édition, il lui sera possible de supprimer ou d'ajouter du texte avec la fonction *Modifications de texte* ou au moyen de l'outil *Crayon*<sup>7</sup>.

## En guise de conclusion

Connaître les possibilités offertes par le logiciel Acrobat permet indéniablement de mieux s'orienter dans le dédale de l'édition électronique. Il est toutefois important de préciser que la version « Standard » d'Acrobat n'offre pas la fonction permettant de donner l'autorisation de corriger un PDF avec Reader. Le donneur d'ouvrage doit par conséquent posséder ou utiliser Acrobat Pro (la version dite professionnelle). Le site d'Adobe présente un tableau des différentes fonctionnalités d'Acrobat pour déterminer quelle version convient le mieux aux besoins. Ainsi, le réviseur qui envisage d'acheter ce logiciel<sup>8</sup> devrait faire ses devoirs et effectuer quelques recherches afin de déterminer quelle version : répond le mieux à ses attentes.



Carole Sigouin

Depuis 2001, Mme Sigouin offre des services de rédaction, traduction et révision technique bilingue à une clientèle variée, sous le nom d'Édittech Documentation inc. Elle a travaillé comme employée à titre de traductrice et rédactrice technique au Bureau de la traduction et chez Nortel. Elle a obtenu un B.A. (Communications), et d'autres certificats en traduction, révision, rédaction technique, administration des affaires, télécommunications et technologies de l'information.

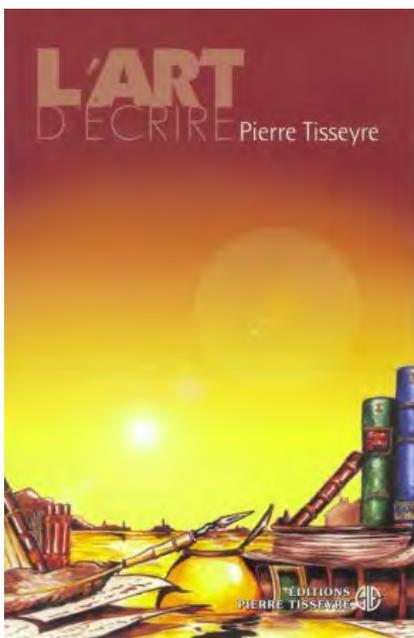
7 S'agissant par ailleurs d'utiliser l'outil *Crayon*, rappelons que *Voix active* a publié dans le n° 1 du vol. 31 un article sur l'utilisation d'une tablette graphique... (NDLR)

8 Les membres de l'ACR désirant plus d'information peuvent écrire à Carole Sigouin à [edittechdocumentation@sympatico.ca](mailto:edittechdocumentation@sympatico.ca).

# L'Art d'écrire de Pierre Tisseyre

Éditions Pierre Tisseyre, 1993

Compte rendu de lecture par **Luisa Capogreco**



**Écrire est une œuvre** d'une grande complexité qui exige rigueur, talent et patience. C'est ce que l'auteur de *L'Art d'écrire*, Pierre Tisseyre, suggère, en dépeignant, dans un cadre fort sympathique et accessible, chaque étape liée à l'écriture, de la préparation à la conception, en passant par les personnages et le style, allant même jusqu'à donner quelques conseils quant à l'obtention d'un contrat d'édition ainsi que sur la relation auteur-éditeur.

Pierre Tisseyre est un éditeur chevronné ayant conseillé des centaines d'auteurs pendant près d'un demi-siècle. Dans son ouvrage de 147 pages, il relate les hauts et les bas que des auteurs célèbres ont connus dans le cadre de leur métier. Il décortique avec tact leurs forces et leurs faiblesses. Son honnêteté et sa justesse sur l'art d'écrire découlent très certainement du fait qu'il a lu des milliers de manuscrits au cours de sa prolifique carrière. Il nous raconte d'ailleurs certaines tranches de sa vie, ce qui le rend d'autant plus attachant, plus particulièrement celle où, alors qu'il était prisonnier de guerre en Allemagne, les officiers qu'il côtoyait tenaient un journal qu'ils lui confiaient pour lecture.

Pierre Tisseyre suggère aux jeunes auteurs de se constituer un comité de lecture comportant de trois à cinq personnes, de préférence des gens capables d'objectivité, en évitant par conséquent de s'en remettre à l'opinion exclusive d'amis ou de parents. Il affirme avec raison qu'« écrire c'est réécrire ». Dans son essai, il aborde entre autres les thèmes de la préparation et de la construction d'une œuvre, les personnages et le décor. Il conseille

notamment d'utiliser le dialogue avec parcimonie dans les œuvres romanesques.

Le livre *L'Art d'écrire* est fort appréciable par son authenticité et ses conseils; les amoureux de l'écriture en goûteront les mots comme on sirote un réconfortant thé à la menthe. L'auteur nous donne l'envie d'écrire dans un élan de spontanéité, peu importe le talent ou le nombre de fois où nous aurons à reprendre notre œuvre, puisque, selon lui, elle sera unique.

*L'Art d'écrire* est un petit bijou qui se lit presque d'un trait. On a envie de s'y replonger plus d'une fois, que ce soit pour relire un passage qui nous concerne plus particulièrement, ou encore pour savourer l'aisance avec laquelle l'auteur nous communique sa passion pour l'écriture.

En définitive, on retient que Pierre Tisseyre connaît les ficelles de l'écriture dans ses moindres détails. Force est de constater qu'à la fin de sa vie, il souhaitait ardemment se rendre utile en livrant de précieux conseils sur l'art d'écrire. Il parvient à se démarquer par cette générosité qui l'anime toujours, même s'il nous a quittés peu après avoir achevé *L'Art d'écrire*.

**Luisa  
Capogreco**

Née en 1974, d'un père italien et d'une mère québécoise, Luisa Capogreco a très tôt créé un lien privilégié avec la langue française. Depuis qu'elle sait lire et écrire, enfant, elle se plaisait à s'amuser avec les lettres en écrivant des histoires, et plus tard, adolescente, en produisant un éventail de poèmes. Elle a fondé son entreprise de révision et de correction en langue française ([www.laplumerevee.com](http://www.laplumerevee.com)) afin de perpétuer sa passion pour cette langue qu'elle qualifie de complexe, intrigante et passionnante.

# Quand **résolution** rime avec **évolution**

par **Carolyn Roy**

## Une façon d'investir en soi en ces temps de disette économique

Quand on pense résolution, on a l'habitude de penser à notre corps, à nos mauvaises habitudes, à notre manque de vertus sociales, etc. Mais récemment, une lecture affichée dans le groupe Canadian Women in Communication sur LinkedIn, m'a fait réfléchir: On y discutait de résolutions affectant non pas l'individu mais plutôt sa carrière. Quand on sait que l'objectif primaire d'une résolution est d'améliorer un aspect de sa personnalité, rien n'est plus logique de transposer le but de la résolution pour améliorer les points faibles de sa propre carrière. Par exemple, plutôt que de s'améliorer soi-même, on élargit l'offre de services de son entreprise.

Voici quelques idées de résolution pouvant se rapporter à une entreprise :

- Réseauter davantage : participer aux rencontres de sa section ou de sa ramification, s'inscrire à une association de gens d'affaires, recommander un collègue sur LinkedIn;

- Se rendre plus visible : mettre à jour son profil REP, créer un site web pour son entreprise, s'impliquer davantage dans l'ACR, répondre aux courriels et aux sondages adressés aux francophones créer un profil LinkedIn, le mettre à jour ou y ajouter de nouveaux éléments;
- Ajouter une corde à son arc : s'inscrire à une formation, à un cours universitaire (en gestion, par exemple) ou, si vous êtes expérimenté, devenir mentor, créer une conférence et la donner;
- Sortir de sa zone de confort : poser une action qui vous semble inconfortable comme prendre la parole en public, voire même donner une formation pour la première fois, proposer à un collègue de devenir membre de l'ACR;
- S'instruire : lire davantage, apprendre une nouvelle langue ou à se débrouiller dans la langue maternelle d'un nouveau collègue, lire dans sa langue seconde...

Il s'agit de connaître ses faiblesses personnelles et celles de son entreprise ou de sa carrière et de trouver une résolution qui y est liée et qui pourra combler la lacune identifiée ou la faiblesse à renforcer. L'idée est d'éviter tout farniente.

N'oubliez pas qu'il n'est jamais trop tard pour se lancer le défi d'une résolution. Car, après tout, une année compte au-delà de 300 jours! Vous disposez donc d'autant de chances pour relever le défi d'une résolution.

Bien sûr, je ne vanterais pas les vertus de la résolution sans en avoir une moi-même! Ah, vous êtes curieux, hein? Bien. Je désire contribuer au contenu francophone de Voix active. J'ai donc accompli un premier pas en écrivant le présent article!

Le magazine Les Affaires publiait en novembre les résultats d'une étude visant à mesurer le degré d'altruisme chez des enfants âgés de trois à quatre ans. On y indiquait que ces enfants avaient amélioré leurs capacités altruistes en huit semaines.

Si vous donnez un aspect ludique ou encourageant à la méthode employée pour atteindre vos objectifs de résolution, vous arriverez sûrement à des résultats en deux mois. Le secret est de s'amuser tout en rehaussant sa personnalité et en propulsant sa carrière. Et si vous avez la même résolution que moi, je ne vous en garde pas rancune, car vous savez aussi bien que moi que Voix active a grandement besoin de contenu francophone. Allez hop! Au boulot maintenant!